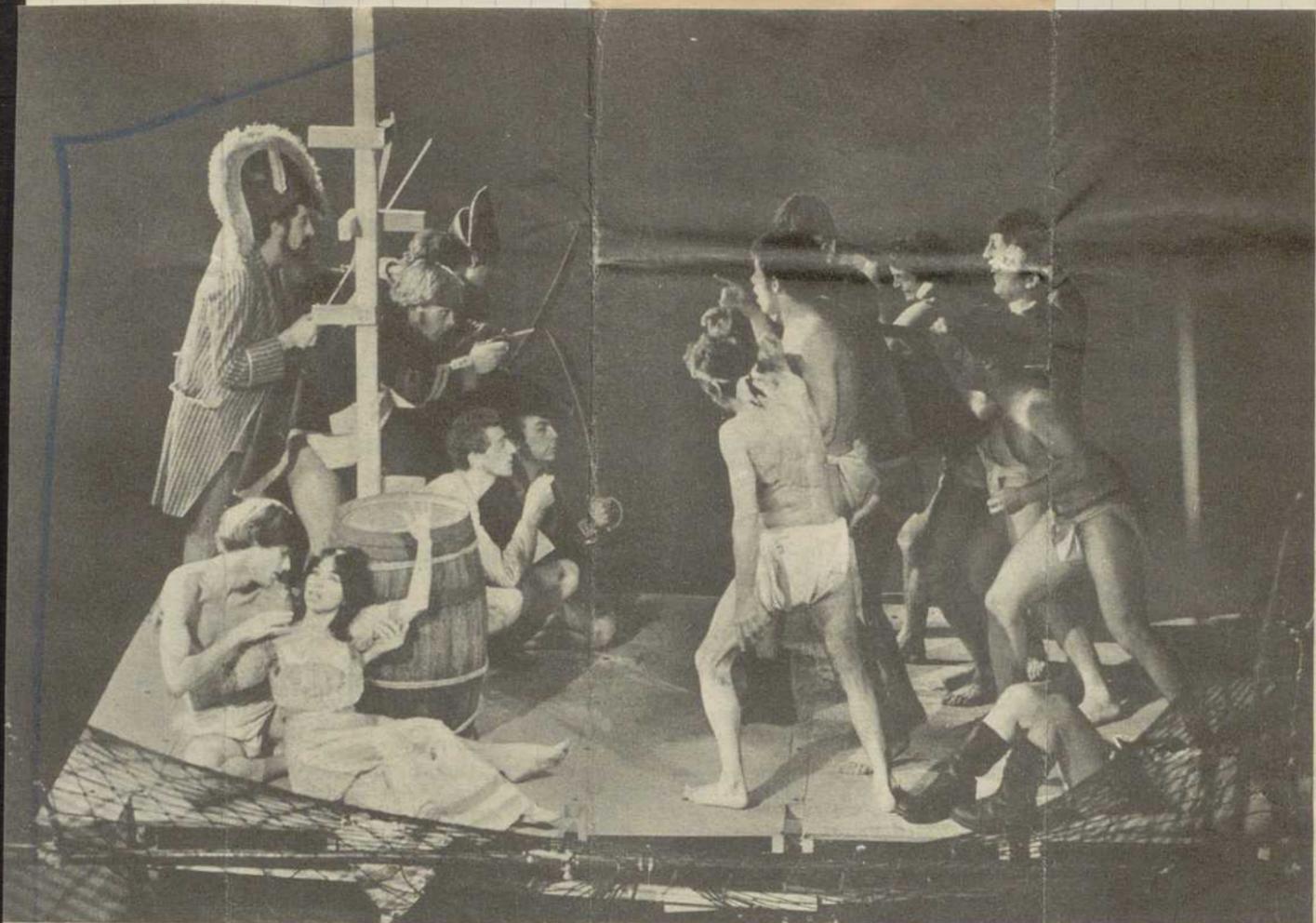


9 OCTOBRE 1967

15 OCTOBRE 1967



L'Oratorio macabre du Radeau de la Méduse. « Nous ne cherchons pas la provocation ».

12 sections, 54 pays, 1.500 artistes à la Biennale de Paris

Le musée d'Art moderne sera pendant un mois un banc d'essai pour tous les arts

PAR JACQUES JAUBERT

UN phare comme on en voit sur les voitures de police m'éblouit. Deux femmes gonflables peintes en argent à la manière des « pépées » de James Bond soulèvent la poitrine à un rythme régulier. Des appareils étranges soupirent, d'autres beuglent, d'autres clignotent, tandis qu'une voix sentencieuse répète inlassablement : « L'art est illusion de nature, pas la peinture de Buren, Mosset, Parmentier, Toroni. L'art est illusion de sacré, pas la peinture de... etc. »

Je suis au musée d'Art moderne (1), envahi de bas en haut par la Biennale de Paris. Mille cinq cents artistes, cinquante-quatre pays représentés, dix à douze sections : peinture, sculpture, architecture, photographie, cinéma, théâtre... J'arrête l'énumération, il faut aller vite, sortir d'un colloque pour aller à une projection, écouter un concert de percussion, admirer une forme lumineuse. Mme d'Ornhelm, secrétaire générale, paraît elle-même animée par un circuit électrique survolté :

— Depuis trois jours, je prends mon repas de midi à minuit. Je n'en peux plus, je vais voir mon médecin. Venez, nous causerons en route.

Quittons le palais de Tokyo en enjambant au passage un énorme serpent jaune qui pourrait débiter dix hectolitres de supercarburant à la minute :

— Nous n'avons pas plus de pays qu'il y a deux ans, dit mon interlocutrice en passant en seconde, mais les sections sont beaucoup plus nombreuses, ce qui complique l'organisation. Une section photo, par exemple, était indispensable : en dehors d'Arles, il n'y a aucun musée de la photographie en France, alors que les grands photographes font un travail de créateurs

« La V^e Biennale a voulu marquer l'interpénétration des arts dans la vie moderne en créant une section de travaux collectifs : la construction d'équipements sociaux — un centre culturel, par exemple — implique la collaboration de l'architecte, du sculpteur et du peintre. Maquettes et « cyclotones » (ce sont des panneaux circulaires permettant la projection simultanée de plusieurs vues fixes) montrent les travaux exécutés dans ce domaine. Il y a en particulier une station d'aérotrain. L'aérotrain existe, nul n'avait pensé à la station.

Mme d'Ornhelm saute de la voiture et disparaît, un sandwich dans une main, une boîte d'ampoules vitaminées dans l'autre. Entre en scène Maurice Guillaud, qui, après avoir choisi les pièces du festival du Marais, anime la section théâtre de la Biennale :

— Au début, nous acceptions toutes les œuvres de jeunes auteurs de moins de trente-cinq ans, selon le ré-

glement. Cette année, nous avons préféré choisir des œuvres qui correspondent aux diverses tendances du théâtre expérimental : Living Theatre, baroque espagnol, recherches de Jean Tardieu. Il a cependant été difficile de faire venir des troupes étrangères, car les frais de voyage étaient à leur charge.

Le premier spectacle, l'Oratorio du radeau de la Méduse, a soulevé des vagues au studio des Champs-Élysées. On y voit les naufragés s'injurier, se battre, faire les gestes de l'amour, s'entre-dévoiler. Les spectateurs étaient invités, à l'entrée, à tatouer eux-mêmes le dos de l'un ou l'autre des acteurs et, au cours de la bagarre finale, un courriériste a reçu du mou de veau sur la figure.

— Nous ne cherchons pas la provocation, dit d'un ton rassurant Maurice Guillaud. Mais il faut que les jeunes animateurs puissent faire à la Biennale les tentatives que les conditions d'exploitation commerciale les empêchent de faire ailleurs. Nous ne livrons pas des produits de consommation, des pièces bien ficelées, nous voulons créer un réservoir de forces vives pour l'avenir.

Les spectacles de la Biennale disloquent le cadre traditionnel du théâtre : l'auditorium du musée d'Art moderne, qui est avec le Studio et le Théâtre 102 de l'O.R.T.F. le lieu des représentations, n'est pas conçu à

l'italienne. La scène peut changer de configuration ; pour le spectacle de Victor Garcia, *Le Grand Théâtre du monde*, d'après Calderon, elle accueillera le public, tandis que les acteurs seront en contrebas, à l'orchestre.

Le spectacle de clôture sera *Il est arrivé*, de Miodrag Bulatovic, suite de *Godot* et hommage à Samuel Beckett, dont *Le Figaro littéraire* a déjà parlé lors de sa présentation à Genève. Auparavant, nous aurons vu au Studio Sainte Geneviève dans le toboggan :

— Qu'est-ce que Sainte Geneviève dans le toboggan ?

— La suite de *Sainte Geneviève dans la baignoire* !

Une ténébreuse et profonde unité

Un autre cycle illustre l'interpénétration des arts au sein de la Biennale : le cinéma vu par les peintres, dont l'inspirateur est Alain Jouffroy :

— Des liens nouveaux existent entre la peinture et le cinéma, dit-il. Mes peintres préférés, Erro, Pomereulle, Stampfli, estiment qu'aujourd'hui le cinéma est tout autant que la peinture une recherche d'interprétation du monde. De plus en plus, les peintres se préoccupent de cadrages, de gros plans. Ils introduisent dans leurs tableaux le mot, le temps de lecture, et font de la figuration narrative,

« Les jeunes artistes que j'ai cités ont voulu marquer leur présence à la Biennale par un choix de films plutôt que par leurs œuvres propres, et j'ai réalisé leur désir avec l'aide d'Henri Langlois, directeur de la Cinémathèque.

— S'agit-il de films d'art, de films expérimentaux ?

— Pas du tout (il y en a, signalons-le, dans la section des courts métrages). Au contraire, Erro, Pomereulle et Stampfli ont horreur des films qui se réfèrent à la peinture volontairement, de l'extérieur. Ils ont recherché l'élément pictural tel qu'il apparaît dans des films destinés à un large public.

— Par exemple ?

— Ceux de Fuller, Aldrich, Dreyer... Il y a dans certains westerns des tableaux remarquables. Savez-vous qu'Eric von Stroheim était un grand amateur de peinture allemande, et que cela est très visible dans *Folie de femmes* ? Antonioni est fou de peinture abstraite, d'où les admirables compositions du *Désert rouge*.

« Pour indiquer les rapprochements, la salle où sont projetés les films est placée entre deux salles de peinture : un prégnérique annonce qui a choisi le film et donne pendant quelques secondes un montage de photos de presse réalisé par l'auteur du choix. »

A la Biennale, d'ici à la fin du mois d'octobre, une centaine de milliers de visiteurs pourront constater que la peinture, la sculpture, le cinéma, le théâtre se répondent dans une ténébreuse et profonde unité. Un bar assure le ravitaillement de ceux qui veulent y passer des journées entières. Le plus difficile, dans un monde où l'art abstrait et le rythme syncopé envahissent la vie quotidienne, sera de savoir, au milieu des enseignes lumineuses, des feux clignotants et des passages souterrains, à quel moment l'on entre dans la Biennale et à quel moment l'on en sort.

Jacques Jaubert.

(1) Voir en page 43 la chronique de Claude Roger-Marx.